LAETITIA COLOMBANI

Le Livre de Poche

La Tresse

ROMAN

Le Livre de Poche remercie les éditions BERNARD GRASSET pour la parution de cet extrait

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2017.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
ISBN : 978-2-253-90656-8 – 1re publication LGF

À Olivia

Aux femmes courageuses

Tresse n. f. Assemblage de trois mèches, de trois brins entrelacés.

« … Simone, il y a un grand mystère dans la forêt de tes cheveux. »

Remy DE GOURMONT

« Une femme libre est exactement le contraire d'une femme légère. »

Simone DE BEAUVOIR

PROLOGUE

C'est le début d'une histoire.
Une histoire nouvelle à chaque fois.
Elle s'anime là, sous mes doigts.

D'abord, il y a la monture.
La structure doit être assez solide pour supporter l'ensemble.
La soie ou le coton, pour la ville ou la scène. Tout dépend.
Le coton est plus résistant,
La soie plus fine et plus discrète.
Il faut un marteau et des clous.
Il faut aller doucement, surtout.

Puis vient le tissage.
C'est la partie que je préfère.
Sur le métier devant moi
Trois fils en nylon sont tendus.
Saisir les brins, dans la botte, trois par trois,
Les nouer sans les casser.
Et puis recommencer
Des milliers de fois.

J'aime ces heures solitaires, ces heures où mes mains dansent.
C'est un étrange ballet que celui de mes doigts.
Ils écrivent une histoire de tresse et d'entrelacs.
Cette histoire est la mienne.

Pourtant elle ne m'appartient pas.

Smita

Village de Badlapur, Uttar Pradesh, Inde.

Smita s'éveille avec un sentiment étrange, une urgence douce, un papillon inédit dans le ventre. Aujourd'hui est une journée dont elle se souviendra toute sa vie. Aujourd'hui, sa fille va entrer à l'école.

À l'école, Smita n'y a jamais mis les pieds. Ici à Badlapur, les gens comme elle n'y vont pas. Smita est une Dalit. Intouchable. De ceux que Gandhi appelait les enfants de Dieu. Hors caste, hors système, hors tout. Une espèce à part, jugée trop impure pour se mêler aux autres, un rebut indigne qu'on prend soin d'écarter, comme on sépare le bon grain de l'ivraie. Comme Smita, ils sont des millions à vivre en dehors des villages, de la société, à la périphérie de l'humanité.

Tous les matins, c'est le même rituel. À la manière d'un disque rayé rejouant à l'infini une symphonie infernale, Smita s'éveille dans la cahute qui lui sert de maison, près des champs cultivés par les Jatts. Elle lave son visage et ses pieds à l'eau rapportée la

veille du puits, celui qui leur est réservé. Pas question de toucher à l'autre, celui des castes supérieures, pourtant proche et plus accessible. Certains sont morts pour moins que ça. Elle se prépare, coiffe Lalita, embrasse Nagarajan. Puis elle prend son panier de jonc tressé, ce panier que sa mère portait avant elle et qui lui donne des haut-le-cœur rien qu'à le regarder, ce panier à l'odeur tenace, âcre et indélébile, qu'elle porte toute la journée comme on porte une croix, un fardeau honteux. Ce panier, c'est son calvaire. Une malédiction. Une punition. Quelque chose qu'elle a dû faire dans une vie antérieure, il faut payer, expier, après tout cette vie n'a pas plus d'importance que les précédentes, ni les suivantes, c'est juste une vie parmi les autres, disait sa mère. C'est ainsi, c'est la sienne.

C'est son *darma*, son devoir, sa place dans le monde. Un métier qui se transmet de mère en fille, depuis des générations. *Scavenger*, en anglais le terme signifie « extracteur ». Un mot pudique pour désigner une réalité qui ne l'est pas. Ce que fait Smita, il n'y a pas de mot pour le décrire. Elle ramasse la merde des autres à mains nues, toute la journée. Elle avait six ans, l'âge de Lalita aujourd'hui, quand sa mère l'a emmenée pour la première fois. Regarde, après tu feras. Smita se souvient de l'odeur qui l'avait assaillie, aussi violemment qu'un essaim de guêpes, une odeur insoutenable, inhumaine. Elle avait vomi au bord de la route. Tu t'habitueras, avait dit sa mère.

Elle avait menti. On ne s'habitue pas. Smita a appris à retenir son souffle, à vivre en apnée, il faut respirer, a dit le docteur du village, voyez comme vous toussez. Il faut manger. L'appétit, ça fait longtemps que Smita l'a perdu. Elle ne se souvient plus comment c'est, d'avoir faim. Elle mange peu, le strict minimum, une poignée de riz délayé dans de l'eau qu'elle impose chaque jour à son corps défendant.

Des toilettes pour le pays, le gouvernement l'avait pourtant promis. Hélas, elles ne sont pas arrivées jusqu'ici. À Badlapur comme ailleurs, on défèque à ciel ouvert. Partout le sol est souillé, les rivières, les fleuves, les champs, pollués par des tonnes de déjections. Les maladies s'y propagent comme une étincelle sur de la poudre. Les politiciens le savent : ce que réclame le peuple, avant les réformes, avant l'égalité sociale, avant même le travail, ce sont des toilettes. Le droit à déféquer dignement. Dans les villages, les femmes sont obligées d'attendre la tombée de la nuit pour aller dans les champs, s'exposant à de multiples agressions. Les plus chanceux ont aménagé un recoin dans leur cour ou au fond de leur maison, un simple trou dans le sol qu'on appelle pudiquement « toilettes sèches », des latrines que les femmes Dalits viennent vider chaque jour à mains nues. Des femmes comme Smita.

Sa tournée commence vers sept heures. Smita prend son panier et sa balayette en jonc. Elle sait qu'elle

doit vider vingt maisons, chaque jour, pas de temps à perdre. Elle marche sur le côté de la route, les yeux baissés, le visage dissimulé sous un foulard. Dans certains villages, les Dalits doivent signaler leur présence en portant une plume de corbeau. Dans d'autres, ils sont condamnés à marcher pieds nus – tous connaissent l'histoire de cet Intouchable, lapidé pour le seul fait d'avoir porté des sandales. Smita entre dans les maisons par la porte arrière qui lui est réservée, elle ne doit pas croiser les habitants, encore moins leur parler. Elle n'est pas seulement intouchable, elle doit être invisible. Elle reçoit en guise de salaire des restes de nourriture, parfois des vieux vêtements, qu'on lui jette à même le sol. Pas toucher, pas regarder.

Parfois, elle ne reçoit rien du tout. Une famille de Jatts ne lui donne plus rien depuis des mois. Smita a voulu arrêter, elle l'a dit un soir à Nagarajan, elle n'y retournera pas, ils n'ont qu'à nettoyer leur merde eux-mêmes. Mais Nagarajan a pris peur : si Smita n'y va plus, ils seront chassés, ils n'ont pas de terre à eux. Les Jatts viendront incendier leur cahute. Elle sait de quoi ils sont capables. « On te coupera les deux jambes », avaient-ils dit à l'un des leurs. On a retrouvé l'homme démembré et brûlé à l'acide dans le champ d'à côté.

Oui, Smita sait de quoi les Jatts sont capables.

Alors elle y retourne le lendemain.

Mais ce matin n'est pas un jour comme les autres. Smita a pris une décision, qui s'est imposée à elle comme une évidence : sa fille ira à l'école. Elle a eu du mal à convaincre Nagarajan. À quoi bon ? disait-il. Elle saura peut-être lire et écrire, mais personne ici ne lui donnera du travail. On naît videur de toilettes, et on le reste jusqu'à sa mort. C'est un héritage, un cercle dont personne ne peut sortir. Un *karma*.

Smita n'a pas cédé. Elle en a reparlé le lendemain, le jour d'après, et les suivants. Elle refuse d'emmener Lalita en tournée avec elle : elle ne lui montrera pas les gestes des videurs de toilettes, elle ne verra pas sa fille vomir dans le fossé comme sa mère avant elle, non, Smita s'y refuse. Lalita doit aller à l'école. Devant sa détermination, Nagarajan a fini par céder. Il connaît sa femme ; sa volonté est puissante. Cette petite Dalit à la peau brune qu'il a épousée il y a dix ans est plus forte que lui, il le sait. Alors il finit par céder. Soit. Il ira à l'école du village, il parlera au Brahmane.

Smita a souri secrètement de sa victoire. Elle aurait tant voulu que sa mère se batte pour elle, tant aimé passer la porte de l'école, s'asseoir parmi les autres enfants. Apprendre à lire et à compter. Mais cela n'avait pas été possible, le père de Smita n'était pas un homme bon comme Nagarajan, il était irascible et violent. Il battait son épouse, comme tous

le font ici. Il le répétait souvent : une femme n'est pas l'égale de son mari, elle lui appartient. Elle est sa propriété, son esclave. Elle doit se plier à sa volonté. Assurément, son père aurait préféré sauver sa vache, plutôt que sa femme.

Smita, elle, a de la chance : Nagarajan ne l'a jamais battue, jamais insultée. Lorsque Lalita est née, il a même été d'accord pour la garder. Pas loin d'ici, on tue les filles à la naissance. Dans les villages du Rajasthan, on les enterre vivantes, dans une boîte, sous le sable, juste après leur naissance. Les petites filles mettent une nuit à mourir.

Mais pas ici. Smita contemple Lalita, accroupie sur le sol en terre battue de la cahute, en train de coiffer son unique poupée. Elle est belle, sa fille. Elle a les traits fins, les cheveux longs jusqu'à la taille, que Smita démêle et tresse tous les matins.

Ma fille saura lire et écrire, se dit-elle, et cette pensée la réjouit.

Oui, aujourd'hui est un jour dont elle se souviendra toute sa vie.

Giulia

Palerme, Sicile.

Giulia !

Giulia ouvre les yeux péniblement. La voix de sa mère retentit d'en bas.

Giulia !
Scendi !
Subito !

Giulia est tentée d'enfouir sa tête sous l'oreiller. Elle n'a pas assez dormi – elle a encore passé la nuit à lire. Elle sait pourtant qu'elle doit se lever. Lorsque la mère appelle, il faut obéir – c'est une mère sicilienne.

Giulia !

La jeune femme quitte son lit à regret. Elle se lève et s'habille à la hâte, avant de descendre à la cuisine

où s'impatiente la *mamma.* Sa sœur Adela est déjà levée, occupée à vernir ses ongles de pied sur la table du petit déjeuner. L'odeur du solvant fait grimacer Giulia. Sa mère lui sert une tasse de café.

Ton père est parti.
C'est toi qui ouvres ce matin.

Giulia saisit les clés de l'atelier et quitte rapidement la maison.

Tu n'as rien mangé.
Emporte quelque chose !

Ignorant les mots de sa mère, elle enfourche son vélo et s'éloigne à grandes pédalées. L'air frais du matin l'éveille un peu. Le vent dans les avenues lui fouette le visage et les yeux. Aux abords du marché, les odeurs d'agrumes et d'olives viennent lui piquer le nez. Giulia longe l'étal du poissonnier exhibant sardines et anguilles fraîchement pêchées. Elle accélère, monte sur les trottoirs, quitte la piazza Ballaro où les vendeurs ambulants apostrophent déjà les clients.

Elle parvient dans une impasse, à l'écart de la via Roma. C'est là qu'est installé l'atelier de son père, dans un ancien cinéma dont il a racheté les murs il y a vingt ans – l'âge de Giulia. Ses locaux d'alors étaient exigus, un déménagement s'imposait. Sur

la façade, on peut encore distinguer l'endroit où étaient placardées les affiches des films. Il est loin, le temps où les *Palermitani* se pressaient pour voir les comédies d'Alberto Sordi, Vittorio Gassman, Nino Manfredi, Ugo Tognazzi, Marcello Mastroianni… Aujourd'hui la plupart des salles ont fermé, comme ce petit cinéma de quartier transformé en atelier. Il a fallu aménager la cabine de projection en bureau, percer des fenêtres dans la grande salle afin que les ouvrières aient assez de lumière pour travailler. Le *papa* a effectué lui-même tous les travaux. L'endroit lui ressemble, songe Giulia : il est brouillon et chaleureux, comme lui. Malgré ses accès de colère légendaires, Pietro Lanfredi est apprécié et respecté de ses employées. C'est un père aimant, bien qu'exigeant et autoritaire, qui a élevé ses filles dans le respect de la discipline et leur a transmis le goût du travail bien fait.

Giulia saisit la clé et ouvre la porte. D'ordinaire, son père est le premier arrivé. Il tient à accueillir lui-même ses ouvrières – c'est ça, être le *padrone,* se plaît-il à répéter. Il a toujours un mot pour l'une, une attention pour l'autre, un geste pour chacune. Mais aujourd'hui, il est parti en tournée chez les coiffeurs de Palerme et des environs. Il ne sera pas là avant midi. Ce matin, Giulia est la maîtresse de maison.

À cette heure, tout est calme dans l'atelier. Bientôt, l'endroit bruissera de mille conversations, de chansons, d'éclats de voix, mais pour l'instant, il n'y a que le silence, et l'écho des pas de Giulia. Elle marche jusqu'au vestiaire réservé aux ouvrières et dépose ses affaires dans le casier à son prénom. Elle attrape sa blouse, se glisse comme chaque jour dans cette seconde peau. Elle rassemble ses cheveux, les roule en un chignon serré et y pique des épingles avec agilité. Puis elle recouvre sa tête d'un fichu, une précaution indispensable ici – il ne faut pas mêler ses cheveux à ceux traités à l'atelier. Ainsi vêtue et coiffée, elle n'est plus la fille du patron : elle est une ouvrière comme une autre, une employée de la maison Lanfredi. Elle y tient. Elle a toujours refusé d'être privilégiée.

La porte de l'entrée s'ouvre dans un grincement, et une joyeuse nuée emplit l'espace. En un instant, l'atelier s'anime, devient cet endroit bruyant que Giulia aime tant. Dans un brouhaha indistinct où les conversations s'entremêlent, les ouvrières se hâtent jusqu'au vestiaire où elles enfilent blouses et tabliers, avant de rejoindre leur place en bavardant. Giulia se joint à elles. Agnese a les traits tirés – son dernier fait ses dents, elle n'a pas dormi de la nuit. Federica retient ses larmes, son fiancé l'a quittée. Encore ?! s'exclame Alda. Il reviendra demain, la rassure Paola. Ici les femmes partagent plus qu'un métier. Tandis que leurs mains s'activent sur les

cheveux à traiter, elles parlent des hommes, de la vie, de l'amour, à longueur de journée. Ici toutes savent que le mari de Gina boit, que le fils d'Alda fraye avec la *Piovra*, qu'Alessia a eu une brève liaison avec l'ex-mari de Rhina, qui ne le lui a jamais pardonné.

Giulia aime la compagnie de ces femmes dont certaines la connaissent depuis qu'elle est enfant. Elle est presque née ici. Sa mère se plaît à raconter comment les contractions l'ont surprise alors qu'elle était occupée à trier des mèches dans la salle principale – elle n'y travaille plus aujourd'hui en raison de sa mauvaise vue, a dû céder sa place à une employée aux yeux plus affûtés. Giulia a grandi là, entre les cheveux à démêler, les mèches à laver, les commandes à expédier. Elle se souvient des vacances et des mercredis passés parmi les ouvrières, à les regarder travailler. Elle aimait observer leurs mains en train de s'activer telle une armée de fourmis. Elle les voyait jeter les cheveux sur les cardes, ces grands peignes carrés, pour les démêler, puis les laver dans la baignoire fixée sur des tréteaux – un ingénieux bricolage de son père, qui n'aimait pas voir ses employées s'abîmer le dos. Giulia s'amusait de la façon dont on suspendait les mèches aux fenêtres pour les faire sécher – on aurait dit le butin d'une tribu d'Indiens, une série de scalps étrangement exhibée.

Elle a parfois l'impression qu'ici le temps s'est arrêté. Il continue sa course dehors, mais à l'intérieur de ces murs, elle se sent protégée. C'est un sentiment doux, rassurant, la certitude d'une étrange permanence des choses.

Voilà près d'un siècle que sa famille vit de la *cascatura*, cette coutume sicilienne ancestrale qui consiste à garder les cheveux qui tombent ou que l'on coupe, pour en faire des postiches ou perruques. Fondé en 1926 par l'arrière-grand-père de Giulia, l'atelier Lanfredi est le dernier de ce type à Palerme. Il compte une dizaine d'ouvrières spécialisées qui démêlent, lavent et traitent des mèches envoyées ensuite en Italie et dans toute l'Europe. Le jour de ses seize ans, Giulia a choisi de quitter le lycée pour rejoindre son père à l'atelier. Élève douée selon ses professeurs, surtout celui d'italien, qui l'incitait à continuer, elle aurait pu faire des études, entrer à l'université. Mais il était pour elle impensable de changer de voie. Plus qu'une tradition, les cheveux sont une passion chez les Lanfredi, qui se transmet de génération en génération. Étrangement, les sœurs de Giulia n'ont pas manifesté d'intérêt pour le métier, et elle est la seule des filles Lanfredi à s'y consacrer. Francesca s'est mariée jeune et ne travaille pas ; elle a quatre enfants aujourd'hui. Adela, la cadette, est encore au lycée et se destine aux métiers de la mode ou au mannequinat – tout, plutôt que la voie de ses parents.

Pour les commandes spécialisées, les couleurs difficiles à trouver, le *papa* a un secret : une formule héritée de son père et de son grand-père avant lui, à base de produits naturels dont il ne dit jamais le nom. Cette formule, il l'a transmise à Giulia. Il l'emmène souvent sur le toit, dans son *laboratorio* comme il l'appelle. De là-haut, on peut voir la mer, et de l'autre côté le Monte Pellegrino. Vêtu d'une blouse blanche qui le fait ressembler à un professeur de chimie, Pietro fait bouillir de grands seaux pour pratiquer les retouches : il sait comment décolorer les cheveux et les reteindre ensuite, sans que la couleur passe au lavage. Giulia le regarde faire, des heures durant, attentive au moindre de ses mouvements. Son père surveille ses cheveux comme la *mamma* ses *pasta*. Il les remue à l'aide d'une cuillère en bois, les laisse reposer avant d'y revenir, inlassablement. Il y a de la patience, de la rigueur, de l'amour aussi, dans ce soin qu'il prend d'eux. Il se plaît à dire qu'un jour ces cheveux seront portés, et méritent le plus grand des respects. Giulia se prend parfois à rêver aux femmes à qui les perruques sont destinées – les hommes ici ne sont pas enclins à porter des postiches, ils sont trop fiers, trop attachés à une certaine idée de leur virilité.

Pour une raison inconnue, certains cheveux résistent à la formule secrète des Lanfredi. Des seaux dans lesquels ils sont plongés, la plupart

ressortent d'un blanc laiteux, ce qui permet de les reteindre ensuite, mais un petit nombre d'individus conserve sa couleur d'origine. Ces quelques rebelles constituent un réel problème : il est en effet inconcevable qu'un client trouve, au milieu d'une mèche soigneusement colorée, des récalcitrants noirs ou bruns. En raison de son acuité visuelle, Giulia est chargée de cette tâche délicate : elle doit trier les cheveux, un par un, afin d'en soustraire les irréductibles. C'est une véritable chasse aux sorcières qu'elle mène chaque jour, une traque minutieuse, sans répit.

La voix de Paola la tire de sa rêverie.

Mia cara, tu as l'air fatiguée.
Tu as encore lu toute la nuit.

Giulia ne dément pas. À Paola, on ne peut rien cacher. La vieille femme est la doyenne des ouvrières de l'atelier. Ici, toutes l'appellent la *Nonna*. Elle a connu le père de Giulia enfant ; elle aime à raconter qu'elle laçait ses souliers. Du haut de ses soixante-quinze ans, elle voit tout. Ses mains sont usées, sa peau ridée comme un parchemin, mais son regard toujours perçant. Veuve à vingt-cinq ans, elle a élevé seule ses quatre enfants, refusant toute sa vie de se remarier. Lorsqu'on lui demande pourquoi, elle répond qu'elle tient trop à sa liberté : *Une femme mariée doit des comptes,* dit-elle. *Fais ce que tu veux,*

mia cara, mais surtout ne te marie pas, répète-t-elle à Giulia. Elle raconte volontiers ses fiançailles, avec cet homme que son père lui avait destiné. La famille de son futur mari tenait une exploitation de citrons. La *Nonna* avait dû travailler pour les ramasser, le jour même de ses noces. Dans les campagnes, il n'y avait pas le temps de s'arrêter. Elle se souvient de l'odeur de citron qui flottait perpétuellement sur les vêtements et les mains de son mari. Lorsqu'il est mort d'une pneumonie quelques années plus tard, la laissant seule avec leurs quatre enfants, elle a dû partir à la ville pour chercher un emploi. Elle a rencontré le grand-père de Giulia, qui l'a engagée à l'atelier. Voilà cinq décennies qu'elle y est employée.

C'est pas dans les livres que tu trouveras un mari ! s'exclame Alda.

Laisse-la tranquille avec ça, gronde la *Nonna*.

De mari, Giulia n'en cherche pas. Elle ne fréquente ni les cafés ni les boîtes de nuit pourtant prisées des gens de son âge. *Ma fille est un peu sauvage,* a l'habitude de dire la *mamma*. À la clameur des discothèques, Giulia préfère le silence feutré de la *biblioteca comunale*. Elle s'y rend chaque jour à l'heure du déjeuner. Insatiable lectrice, elle aime l'ambiance des grandes salles tapissées de livres, que seul le bruissement des pages vient troubler. Il lui semble qu'il y a là quelque chose de religieux, un recueillement

quasi mystique qui lui plaît. Lorsqu'elle lit, Giulia ne voit pas le temps passer. Enfant, elle dévorait les romans d'Emilio Salgari, assise aux pieds des ouvrières. Plus tard, elle a découvert la poésie. Elle aime Caproni plus qu'Ungaretti, la prose de Moravia et surtout les mots de Pavese, son auteur de chevet. Elle se dit qu'elle pourrait passer sa vie en cette seule compagnie. Elle en oublie même de manger. Il n'est pas rare de la voir rentrer le ventre vide de sa pause déjeuner. C'est ainsi : Giulia dévore les livres comme d'autres les *cannoli.*

Lorsqu'elle revient à l'atelier cet après-midi-là, un silence inhabituel règne dans la salle principale. À son entrée, tous les regards se tournent vers Giulia.

Mia cara, lui dit la *Nonna* d'une voix qu'elle ne reconnaît pas, ta mère vient d'appeler.

Il est arrivé quelque chose au *papa*.

Sarah

Montréal, Canada.

L'alarme sonne et le compte à rebours commence. Sarah est en lutte contre le temps, de l'instant où elle se lève à celui où elle se couche. À la seconde où elle ouvre les yeux, son cerveau s'allume comme le processeur d'un ordinateur.

Chaque matin, elle se réveille à cinq heures. Pas le temps de dormir plus, chaque seconde est comptée. Sa journée est chronométrée, millimétrée, comme ces feuilles de papier qu'elle achète à la rentrée pour les cours de maths des enfants. Il est loin le temps de l'insouciance, celui d'avant le cabinet, la maternité, les responsabilités. Il suffisait alors d'un coup de fil pour changer le cours d'une journée : et si ce soir on faisait… ? et si on partait… ? et si on allait… ? Aujourd'hui tout est planifié, organisé, anticipé. Plus d'improvisation, le rôle est appris, joué, répété chaque jour, chaque semaine, chaque mois, toute l'année. Mère de famille, cadre supérieur,

working-girl, it-girl, wonder-woman, autant d'étiquettes que les magazines féminins collent sur le dos des femmes qui lui ressemblent, comme autant de sacs pesant sur leurs épaules.

Sarah se lève, se douche, s'habille. Ses gestes sont précis, efficaces, orchestrés comme une symphonie militaire. Elle descend à la cuisine, dresse la table du petit déjeuner, toujours dans le même ordre : lait/bols/jus d'orange/chocolat/pancakes pour Hannah et Simon/céréales pour Ethan/double café pour elle. Elle va ensuite réveiller les enfants, Hannah d'abord, puis les jumeaux. Leurs vêtements ont été préparés la veille par Ron, ils n'ont qu'à se débarbouiller et les enfiler pendant qu'Hannah remplit les lunchboxes, c'est une affaire qui roule, aussi vite que la berline de Sarah dans les rues de la ville, pour les déposer à l'école, Simon et Ethan en primaire, Hannah au collège.

Après les bises, les *tu n'as rien oublié*, les *couvre-toi mieux*, les *bon courage pour ton examen de maths,* les *arrêtez de chahuter derrière,* les *non, tu vas à la gym,* et enfin le traditionnel *le week-end prochain vous êtes chez vos pères,* Sarah prend la direction du cabinet.

À huit heures vingt précisément, elle gare sa voiture dans le parking, devant le panneau portant son nom : « *Sarah Cohen, Johnson & Lockwood* ». Cette plaque, qu'elle contemple tous les matins avec fierté,

désigne plus que l'emplacement de sa voiture ; elle est un titre, un grade, sa place dans le monde. Un accomplissement, le travail d'une vie. Sa réussite, son territoire.

Dans le hall, le portier la salue, puis la standardiste, toujours selon le même rituel. Ici tous l'apprécient. Sarah pénètre dans l'ascenseur, appuie sur le bouton du 8e étage, traverse les couloirs d'un pas rapide en direction de son bureau. Il n'y a pas grand monde, elle est souvent la première arrivée, et la dernière partie. C'est à ce prix qu'on construit une carrière, à ce prix qu'on devient Sarah Cohen, associée en *equity* du prestigieux cabinet *Johnson & Lockwood*, l'un des plus cotés de la ville. S'il y a une majorité de femmes parmi les collaboratrices, Sarah est la première à avoir été promue associée, dans ce cabinet réputé machiste. La plupart de ses amies de l'école du barreau se sont heurtées au plafond de verre. Certaines d'entre elles ont même abandonné, changé de carrière, malgré les études longues et exigeantes qu'elles ont menées. Mais pas elle. Pas Sarah Cohen. Le plafond, elle l'a pulvérisé, fait exploser à grands coups d'heures supplémentaires, de week-ends passés au bureau, de nuits à préparer ses plaidoiries. Elle se souvient de la première fois où elle est entrée dans le grand hall en marbre, il y a dix ans. Venue passer son entretien d'embauche, elle s'était retrouvée devant huit hommes, dont Johnson en personne, l'associé fondateur, le *Managing Partner*, Dieu lui-même,

sorti de son bureau pour l'occasion, et descendu en salle de réunion. Il n'avait pas prononcé un mot, l'avait fixée d'un œil sévère, détaillant chaque ligne de son CV sans faire le moindre commentaire. Sarah s'était sentie déstabilisée mais n'en avait rien montré, elle était experte dans l'art de porter un masque, une discipline qu'elle pratiquait depuis longtemps. En sortant, elle s'était sentie vaguement découragée, Johnson n'avait manifesté aucun intérêt à son égard, ne lui avait posé aucune question. Tel un joueur aguerri lors d'une partie de poker, il avait affiché durant l'entretien un visage impassible, se fendant d'un « au revoir » sévère qui laissait entrevoir peu d'espoir pour l'avenir. Sarah savait qu'ils étaient nombreux, les candidats au poste de collaborateur. Elle venait d'un autre cabinet, plus petit et moins prestigieux, rien n'était gagné. D'autres auraient plus d'expérience, plus d'agressivité, plus de chance peut-être, aussi.

Par la suite, elle avait appris que Johnson l'avait choisie en personne, l'avait désignée parmi tous les candidats, contre l'avis de Gary Curst – il allait falloir s'y habituer, Gary Curst ne l'aimait pas, ou alors il l'aimait trop, il était peut-être jaloux, ou bien la désirait, qu'importe, il se montrerait hostile en toutes circonstances, gratuitement, irrémédiablement. Sarah les connaissait, ces hommes ambitieux qui détestaient les femmes, se sentaient menacés par elles, elle les côtoyait mais n'en faisait que peu

de cas. Elle traçait son chemin, les laissant sur le bas-côté. Chez *Johnson & Lockwood*, elle avait gravi les échelons à la vitesse d'un cheval lancé au galop, se forgeant une solide réputation en cour de justice. Le tribunal était son arène, son territoire, son colisée. Lorsqu'elle y pénétrait, elle devenait une guerrière, une combattante, intraitable, impitoyable. Pour plaider, elle prenait une voix légèrement différente de la sienne, plus grave, plus solennelle. Elle s'exprimait par phrases courtes, incisives, tranchantes comme des uppercuts. Elle laissait ses adversaires K-O, s'engouffrant dans la moindre faille, la moindre faiblesse de leur argumentaire. Elle connaissait par cœur ses dossiers. Elle ne se laissait pas démonter, et ne perdait jamais la face. Depuis qu'elle avait commencé à exercer, dans ce petit cabinet de la rue Winston qui l'avait embauchée après son diplôme du barreau, elle avait gagné la très grande majorité de ses affaires. Elle était admirée et redoutée. Elle était, à presque quarante ans, un modèle de réussite pour les avocats de sa génération.

Au cabinet, le bruit courait qu'elle était la prochaine *Managing Partner*. Johnson était âgé, il faudrait lui succéder. La place était convoitée par tous les associés. Ils s'y voyaient déjà, califes à la place du calife. Ce poste était une consécration, un Everest dans le monde de l'avocature. Sarah avait tout pour être désignée : un parcours exemplaire, une volonté

sans faille, une capacité de travail défiant toute concurrence – une forme de boulimie qui toujours la poussait à rester en mouvement. Elle était une sportive, une alpiniste, qui après chaque pic s'attaquait au suivant. Elle voyait sa vie ainsi, comme une longue ascension, se demandant parfois ce qui se passerait lorsqu'elle serait au sommet. Ce jour-là, elle l'attendait sans vraiment l'espérer.

Bien sûr, sa carrière avait exigé des sacrifices. Elle lui avait coûté son lot de nuits blanches, et ses deux mariages. Si Sarah répétait souvent que les hommes aiment les femmes qui ne leur font pas d'ombre, elle admettait aussi que deux avocats ensemble, c'était un de trop. Elle avait lu un jour dans un magazine – elle qui n'en lisait presque jamais – une statistique cruelle sur la durée de vie des couples d'avocats. Elle l'avait montrée à son mari d'alors, et ils en avaient ri – avant de se séparer, l'année d'après.

Accaparée par son travail au cabinet, Sarah avait dû renoncer à partager de nombreux moments avec ses enfants. Faire l'impasse sur les sorties scolaires, les kermesses de fin d'année, les spectacles de danse, les goûters d'anniversaire, les vacances, lui pesait plus qu'elle ne voulait l'admettre. Elle savait que tous ces instants ne se rattraperaient pas, et cette pensée l'affectait. Elle la connaissait bien, cette culpabilité des mères qui travaillent, elle l'avait assaillie dès la naissance d'Hannah, dès ce jour terrible où elle avait dû la laisser, alors âgée de cinq

jours, dans les bras d'une nounou pour gérer une urgence au cabinet qui l'employait. Elle avait vite compris qu'il n'y aurait pas de place, dans le milieu où elle évoluait, pour les atermoiements d'une mère éplorée. Elle avait caché ses larmes sous une épaisse couche de fond de teint, avant d'aller travailler. Elle se sentait déchirée, écartelée, mais ne pouvait se confier à personne. Elle enviait alors la légèreté de son mari, cette fascinante légèreté des hommes, chez qui ce sentiment semblait curieusement absent. Ils passaient la porte de chez eux avec une insolente facilité. En partant le matin, ils n'emportaient que leurs dossiers, alors qu'elle traînait partout le fardeau de sa culpabilité, comme une tortue sa lourde carapace. Au début elle avait tenté de lutter contre ce sentiment, de le rejeter, de le nier, mais elle n'y était pas parvenue. Elle avait fini par lui faire une place dans sa vie. La culpabilité était sa vieille compagne, qui s'imposait partout sans y être invitée. Elle était cette pancarte de publicité dans un champ, cette verrue au milieu d'un visage, disgracieuse, inutile, mais c'était ainsi : elle était là. Il fallait faire avec.

Auprès de ses collaborateurs et associés, Sarah ne laissait rien paraître. Elle avait pour règle de ne jamais parler de ses enfants. Elle ne les mentionnait pas, n'avait pas de photo d'eux dans son bureau. Lorsqu'elle devait quitter le cabinet pour une visite chez le pédiatre ou une convocation à l'école à

laquelle elle ne pouvait déroger, elle préférait dire qu'elle avait un *rendez-vous extérieur*. Elle savait qu'il était mieux vu de partir tôt pour *prendre un verre* que d'évoquer des problèmes de nounou. Il valait mieux mentir, inventer, broder, tout, plutôt qu'avouer qu'on avait des enfants, en d'autres termes : des chaînes, des liens, des contraintes. Ils étaient autant de freins à votre disponibilité, à l'évolution de votre carrière. Sarah se souvient de cette femme, dans l'ancien cabinet où elle exerçait, qui venait d'être promue associée et qui, à l'annonce de sa grossesse, s'était vue destituée, renvoyée au statut de collaboratrice. C'était une violence sourde, invisible, une violence ordinaire que personne ne dénonçait. Sarah en avait tiré une leçon pour elle-même. Lors de ses deux grossesses, elle n'avait rien dit à sa hiérarchie. Étonnamment, son ventre était resté plat longtemps : jusqu'à sept mois environ, sa gravidité était quasi indécelable, même pour ses jumeaux, comme si au creux d'elle-même ses enfants avaient senti qu'il valait mieux rester discrets. C'était leur petit secret, une sorte de pacte tacite entre eux. Sarah avait pris le congé maternité le plus bref possible, elle était revenue au bureau deux semaines après sa césarienne, la ligne impeccable, le teint fatigué mais soigneusement maquillé, le sourire parfait. Le matin, avant de garer sa voiture en bas du cabinet, elle faisait une halte sur le parking du supermarché voisin, afin de retirer les deux sièges bébés de la banquette arrière et de les placer

dans le coffre, pour les rendre invisibles. Bien sûr, ses collègues savaient qu'elle avait des enfants, mais elle prenait soin de ne jamais le leur rappeler. Une secrétaire avait le droit de parler petits pots et poussées dentaires, pas une associée.

Sarah avait ainsi construit un mur parfaitement hermétique entre sa vie professionnelle et sa vie familiale, chacune suivant son cours, telles deux droites parallèles qui ne se rencontrent pas. C'était un mur fragile, précaire, qui se fissurait parfois, et s'effondrerait peut-être, un jour. Qu'importe. Elle se plaisait à penser que ses enfants seraient fiers de ce qu'elle avait construit, et de ce qu'elle était. Elle s'efforçait de compenser la quantité des moments passés avec eux par leur qualité. Dans l'intimité, Sarah était une mère tendre et attentionnée. Pour tout le reste, il y avait Ron, « *Magic Ron* », comme les enfants l'avaient eux-mêmes surnommé. Il riait de cette appellation, qui était devenue presque un titre.

Sarah avait recruté Ron quelques mois après la naissance des jumeaux. Elle avait eu maille à partir avec Linda, sa précédente nounou qui, outre ses retards incessants et son peu d'empressement au travail, avait commis une faute grave ayant entraîné sa mise à pied immédiate : rentrée à l'improviste pour prendre un dossier qu'elle avait oublié, Sarah avait trouvé Ethan, alors âgé de neuf mois, seul

dans son lit, dans la maison déserte. Linda était revenue du marché une heure plus tard, comme si de rien n'était, accompagnée de Simon. Prise en faute, elle s'était justifiée en expliquant qu'elle promenait chaque jumeau un jour sur deux, en alternance, jugeant trop difficile de les sortir ensemble. Sarah l'avait renvoyée le jour même. Prétextant au cabinet une sciatique invalidante, elle avait auditionné les jours suivants de nombreuses assistantes maternelles, parmi lesquelles figurait Ron. Surprise de trouver un homme aspirant à ce poste, elle avait d'abord écarté sa candidature – on lit tant de choses dans les journaux… En outre, ses deux maris s'étant peu illustrés dans l'art de changer une couche ou donner un biberon, elle doutait de la capacité d'un homme à exceller dans ces tâches. Elle s'était alors rappelé son entretien d'embauche chez *Johnson & Lockwood,* et ce qu'elle avait dû accomplir, en tant que femme, pour s'imposer dans ce milieu. Elle avait finalement révisé son jugement. Ron avait droit à sa chance, comme les autres. Il avait un CV irréprochable, des références solides. Il était lui-même père de deux enfants. Il habitait dans un quartier voisin. Il était évident qu'il avait toutes les qualités requises pour le poste. Sarah l'avait mis à l'essai durant deux semaines, pendant lesquelles Ron s'était révélé parfait : il passait des heures à jouer avec les enfants, cuisinait divinement, faisait les courses, le ménage, la lessive, la déchargeant de tout ce que le quotidien peut avoir d'astreignant.

Les enfants l'avaient adopté, les jumeaux comme Hannah, alors âgée de cinq ans. Sarah venait de se séparer de son second mari, le père des garçons, et elle avait pensé qu'une figure masculine serait appréciable dans une famille monoparentale comme la sienne. Inconsciemment, elle s'assurait peut-être aussi, en engageant un homme, que personne ne prendrait sa place de maman. Ron était donc devenu *Magic Ron*, indispensable à sa vie et à celle de ses enfants.

Lorsqu'elle se regardait dans le miroir, Sarah voyait une femme de quarante ans à qui tout avait réussi : elle avait trois beaux enfants, une maison bien tenue dans un quartier huppé, une carrière que beaucoup lui enviaient. Elle était à l'image de ces femmes que l'on voit dans les magazines, souriante et accomplie. Sa blessure ne se voyait pas, elle était invisible, quasi indécelable sous son maquillage parfait et ses tailleurs de grands couturiers.

Pourtant elle était là.

Comme des milliers de femmes à travers le pays, Sarah Cohen était coupée en deux. Elle était une bombe prête à exploser.